

François Maspero a débuté comme libraire à l'âge de vingt-deux ans. Il a travaillé dans une maison d'édition jusqu'en 1982, puis à Radio France jusqu'en 1990, en y réalisant entre autres la série « Cet hiver en Chine ». Il a écrit des reportages (notamment pour *Le Monde*) sur les Balkans, la Bosnie, Cuba, les Caraïbes, l'Algérie, la Palestine. Il a publié son premier livre sous son nom en 1984. Il est également traducteur.

François Maspero

LE FIGUIER

R O M A N

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-112428-6

(ISBN 2-02-009923-3, 1^{re} publication)

(ISBN 2-02-012085-2, 1^{re} publication poche)

© Éditions du Seuil, février 1988

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

À Jean-Philippe Bernigaud

I

Passage du Lézard

I

Quand Manuel l'a-t-il rencontré pour la première fois ? Il faut d'abord parler du soleil pâle d'une matinée d'hiver à Paris : ce qui demeure avec précision dans sa mémoire, c'est la couleur indécise de cette matinée-là, la vibration ténue d'une lumière fragile, la transparence de toutes choses tremblant dans une brume légère. Et le froid.

Surtout le froid, sous le soleil pâle. Cela se passe donc probablement en février, ou à la fin de janvier : c'est à cette époque de l'année qu'existe une telle lumière à Paris. Et en 1958, certainement, car c'est au début de 1958 que Manuel a commencé à travailler vraiment dans ma librairie. Oui, c'est à cette date qu'il a rencontré pour la première fois Felipe Gral. Dont d'ailleurs nous savons aujourd'hui que ce n'était pas le vrai nom.

Voici donc cette première image : la matinée glacée, et Manuel Bixio qui marche sous le soleil froid. Il traverse la Seine au milieu du vacarme de la ville. Ce vacarme ne compte pas dans sa mémoire. Il n'y retrouve au contraire qu'un grand calme, et la sensation, vive et douce à la fois, de cet air translucide qu'il respire, qui lui pique les narines et les poumons, cet air qui caresse les ponts, le fleuve et les vieux quartiers.

Un détail montre bien qu'il ne peut se tromper en ce qui concerne le moment de l'année : la Seine est en crue.

Il a pris le temps de descendre en contrebas du jardin de Notre-Dame, là où un terrain vague en pente raide s'étend entre les débris du mur de soutènement écroulé, là où, à la première embellie, viennent au grand air s'épouiller les clochards : sous ses yeux, un pêcheur a ramené des tourbillons limoneux une carpe énorme aux reflets d'or rougeâtre.

Il marche vers cette ruelle déserte proche de la rue des Écouffes : passage du Lézard. À l'époque, il y pousse un figuier : malingre, à vrai dire, et stérile. Il le surveille avec tendresse depuis longtemps. Il ne lui a jamais vu de fruits : la question des amours des figuiers est ardue. C'est le seul figuier qu'il connaisse alors à Paris. À travers les brèches d'une palissade crevée, entre les pierres rongées de deux bâtisses noires, il tend ses branches amies. Plus tard viendra la rénovation du quartier. Les cours seront vidées de leurs échoppes et de leurs ateliers. Les habitants changeront progressivement. Tout deviendra d'un goût parfait et vide, les vieux murs ravalés prendront une teinte de pain chaud aux jours de lumière. Alors Manuel perdra l'habitude d'aller saluer le figuier.

Cette histoire de figuier a son importance, puisque Felipe Gral exerce justement son travail à son enseigne : « À Paris. Au Figuiers ». Il a d'ailleurs au fil des ans abrégé sa raison sociale en n'en gardant que deux lettres, le F et le G, disposées de part et d'autre d'un arbre stylisé, vignette dont la gravure date de la Renaissance. FG, ce sont aussi les initiales de son nom : du nom qu'il s'est choisi. Et c'est sous cette abréviation qu'il est communément connu. Ainsi l'appellent familièrement ceux qui le fréquentent et l'aiment.

Passage du Lézard. Manuel franchit le porche voûté, obscur : vieille entrée d'hôtel qui fut noble. Il traverse la cour aux pavés inégaux. Il grelotte : il porte un blouson de cuir neuf trop mince, qui lui durera vingt

ans. Pourtant, ils sont encore loin, ces longs séjours sous les tropiques qui, plus tard, le feront trembler à la moindre bise continentale. À cette époque, il ne sait rien encore des tropiques. Il est vierge de cette nostalgie-là.

Au mur de briques aveugle, il lit une inscription déjà ancienne, tracée sur un carton jauni, mal fixé par un clou rouillé : « Vita Nova ». Une flèche désigne le fond gauche de la cour qui est sans issue, sans porte visible. À droite, la porte vitrée de l'atelier, qu'il pousse.

L'atelier est désert. Des monceaux de rames de papier montent du sol dallé en colonnes tronquées, des paquets de livres enveloppés de kraft s'entassent dans des cases contre les murs, des comptoirs alignent à mi-hauteur ces longs tiroirs de bois où sont classés les caractères de plomb et dont Manuel, qui à ce moment-là ne connaît absolument rien à l'imprimerie, ne sait pas qu'on les désigne du nom de *casses*. Et au milieu, dans le peu d'espace qui reste libre, dorment deux petites machines trapues, noires, aux reflets furtifs : sur l'une d'elles luit la marque, inscrite en relief : Heidelberg. Sont-elles même encore en usage ?

Manuel tousse dans le froid, mais personne ne vient. Puis il entend, étouffés, les sons d'une guitare qui sortent du fond de l'atelier, de derrière l'amoncellement du stock, là où se dessine une porte entrouverte. Il est surpris : depuis son enfance, il n'a pas souvent entendu jouer de cette façon. Voici que file, un instant, une bouffée de soleil perdu. Il attend encore, puis se risque à passer dans la pièce suivante. Elle est chauffée. Plus nette est maintenant la folle cavalcade des notes qui termine un *zapateado*, et que vient éteindre le choc mat de la main se plaquant sur les cordes et le bois. Et Manuel voit l'homme assis devant lui, qui tourne la tête dans sa direction.

Il est massif, alourdi par le chandail à grosses mailles, un foulard roulé autour du cou, une casquette sur les épais cheveux noirs. Manuel voit d'abord la main droite qui repose encore, ouverte, à plat sur la guitare : large, impressionnante ; ce qu'on appelle une « main en battoir », main de lutteur ou de terrassier, paluche – et le contraste avec l'agilité technique requise par la musique qu'il vient d'entendre le frappe. Puis les yeux sombres qui l'interrogent, des yeux où se confondent le noir de la pupille et de l'iris, sous des sourcils larges.

L'homme se lève. Il est très grand. Il reste un instant indécis, la guitare à la main, se dandinant d'un pied sur l'autre : un peu ce que l'on imagine de la danse de l'ours, à la foire. Il semble aussi décontenancé que Manuel.

Manuel parle : il travaille depuis peu dans une librairie ; il en a la responsabilité provisoire, le propriétaire, son ami, étant parti faire son service en Algérie ; cette librairie n'avait pas jusqu'alors les livres du Figuier et il est venu pour en choisir. Il montre le bon de commande dûment tamponné qu'il tient à la main, d'un geste assez gauche : comme s'il avait besoin de se justifier. Il dit aussi qu'il y a bien longtemps qu'il n'a entendu jouer de cette manière. L'homme a un sourire fugace et mince ; il hausse les épaules :

– Pour jouer comme ça, il faut être né à Figuerolles.

Or Figuerolles fait partie des décors aimés de l'enfance de Manuel. Et de ses hantises. Il était pensionnaire au lycée de Montpellier : chaque jeudi et chaque samedi, il quittait le lycée vers midi pour aller déjeuner dans la famille de son « correspondant ». Pluie, vent, soleil, temps *marin* ou *cavalier*, c'était toujours la liberté un instant retrouvée, immense, passé la petite porte de la cour de récréation que l'on appelait la fosse aux ours parce qu'elle était sombre et profonde entre les bâti-

ments noirs. Son correspondant habitait une grande maison jaune dans les jardins et les vignes, au-delà des faubourgs. L'été, quand le soleil chauffait les toits de tuiles rouges, quand la terre ocrée était en ébullition, tout bruissait et vibrait, bourdonnement des abeilles, froissements de la brise de mer dans les larges feuilles sombres des mûriers. Mais, auparavant, il fallait traverser Figuerolles. C'était une interminable avenue qui lui paraissait démesurément large, aux maisons basses et délabrées. Ici habitaient les gitans. Certains garçons étaient de ses amis, mais cette amitié semblait se figer dès lors qu'ils étaient sur leur territoire. Il entrait pourtant parfois dans leurs demeures aux murs nus et il connaissait certaines de leurs familles innombrables. Ici la langue lui était étrangère, mais aussi les vêtements des femmes, et les gestes, les jeux des enfants, et même les odeurs. Il y avait notamment une odeur fade, celle des cheveux de ses camarades quand ils n'avaient pas été taillés à grands coups de tondeuse, qui est toujours restée associée pour lui aux poux et à la misère. Traverser Figuerolles en plein midi, à l'heure sans ombres, c'était un long apprentissage de la liberté, avec ses griseries et ses angoisses, la marche de la caravane à travers un continent inconnu, la navigation solitaire. C'était aussi l'apprentissage de la présence des autres : les regards qui fuient brusquement après vous avoir dévisagé intensément, ou les sourires qui s'ébauchent. Tout le jeu difficile de l'attrance des étranges étrangers que l'on voudrait plus proches, que l'on croit amis et familiers et qui, tout à coup, se replient, très loin, dans un monde inaccessible. Et ces années-là restent marquées par ces airs de guitare, les grandes plaintes et les brusques flambées du *cante gitano*.

À l'époque de cette visite à l'atelier du Figuier, Figuerolles n'existe plus. Le faubourg a été rasé et il

s'y construit une large rocade. Les gitans ont été provisoirement déplacés dans des baraquements du côté de la citadelle.

Dans l'atelier, tout ce passé vient bourdonner légèrement dans l'air glacé, pour un bref instant, entre Manuel et l'homme debout devant lui.

– Vous êtes de Montpellier ?, demande Manuel.

L'homme se fige brusquement et ses yeux se plissent. Il dévisage Manuel qui ne voit plus, soudain, qu'un regard d'éléphant méfiant. Manuel continue cependant :

– Moi, j'y ai passé une partie de mon enfance. Et plus tard... Plus tard j'y ai vécu. Près des Arceaux : chemin des Rêves.

(Les appels brefs des joueurs de pelote, sous les Arceaux, le choc mat et régulier de la balle sur les grands tambourins.)

– Ah ?, dit l'homme. Je connais. Mais vous savez, il y avait mieux : le chemin des Rêves prolongé. Cela ne s'invente pas.

– Oui, je sais. Il commençait au bout de notre jardin : puisque c'était effectivement le prolongement de l'autre.

L'homme rit et passe brusquement devant Manuel pour gagner le centre de l'atelier, en lui tournant le dos. Il ne sera plus question de Montpellier. Et comme, par la suite, F G évoquera, avec le même naturel et de façon tout aussi fugace, d'autres enfances, d'autres couleurs et d'autres lieux – sa grand-mère russe, les ruelles de Vladivostok, son aïeul breton, le golfe du Morbihan et les parties de pêche sous le ciel immensément ouvert –, Manuel ne trouvera jamais de raison déterminante de croire à ce passé gitan – ou de ne pas y croire. Car c'est l'un des modes favoris de F G que de jouer avec des repères apparemment familiers et

connus de lui seul. Il parle, comme si l'interlocuteur partageait avec lui ces vérités très simples, des nuages éternellement amassés sur les bidonvilles de Lima, de la brume à mi-pente sur les hauteurs de Hong Kong, du vin épais que l'on fait avec les raisins qui poussent dans les laves des volcans des îles du Cap-Vert – ou de l'hymne des guerriers de Vercingétorix retrouvé au Caire, de la transcription intégrale des *Tableaux d'une exposition* pour chapeau chinois entendue à Vancouver. Il aime commencer ses phrases par : « Comme vous le savez mieux que moi », ou « Chacun sait que ». Bien entendu, l'interlocuteur ne sait rien de l'affaire, personne ne sait rien, et il n'est pas sûr que FG lui-même en sache davantage. Mais on reste sans réplique. D'autant que son aspect massif, la sûreté lente de ses gestes, la précision qu'on lui connaît dans son travail, tout cela fait qu'il apparaît comme le contraire d'un fabulateur, ou, simplement, d'un rêveur.

Manuel reste une demi-heure dans l'atelier. Pour voir de près toutes les publications du Figuier et en faire un choix, il faut marcher le long des rayons et des cases : il prend les livres un à un et les entasse sur une table déjà encombrée de feuilles manuscrites ou dactylographiées, de liasses, d'épreuves, de défets et de couvertures non pliées. L'homme demeure debout, adossé à l'une des machines noires, et donne parfois une brève indication : « Il y a aussi ça. » Il indique du doigt, d'un air détaché, l'épais volume des *Filles du feu*, comportant toutes les variantes, avec la préface d'André Breton, les notes d'Éluard et les illustrations d'André Masson, ou les œuvres complètes de Lautréamont. Lorsque Manuel a échafaudé plusieurs piles qui tiennent mal en équilibre, il se rappelle qu'à l'origine de sa visite il y a la commande, par un client de la librairie, de trois exemplaires du *Cantique du Soleil*.

L'homme traverse la salle pour les chercher et les pose sur le sommet du tas le plus élevé.

– En voici quatre, dit-il. Le quatrième sera pour vous. Je vous l'offre.

C'est une très mince plaquette de grand format dont la couverture est imprimée en noir sur un jaune léger et vif. Le titre s'y détache dans les volutes du grand S de « soleil », un S formé par la juxtaposition de vignettes typographiques très simples, représentant un de ces lotus stylisés qui enrichissaient les frontispices des éditions romantiques. Rien de superflu. Sobre, comme tout ce qu'imprime F G.

Manuel veut le remercier. Pour se donner une contenance, il entrouvre la couverture lumineuse. Il lit rapidement les premiers mots de François d'Assise :

Loué sois-tu mon Seigneur avec toutes les tiennes
créatures
Et spécialement messire le frère Soleil
Lequel nous donne le jour et par lui tu nous illumines
Et lui, beau et rayonnant avec une grande splendeur.

Il a bien amoncelé cinquante livres de formats et de couleurs les plus divers, et il n'en avait encore ouvert aucun : sous l'œil attentif de l'homme, il a l'impression de commettre une indiscretion.

Un coursier de librairie pousse la porte, bon de commande en main, emmitouflé, le bas du pantalon serré par les pinces à vélo. Il est pressé. L'homme se tourne, alors vers Manuel, lui dit qu'il lui faudra un peu de temps pour rédiger la facture et lui demande de revenir dans une semaine. Il lui tend son catalogue, qui est un vrai livre, ainsi que son exemplaire du *Cantique du Soleil*. Manuel se retrouve dans la cour, étreint par le froid. Un coin de ciel délavé, un rayon d'or clair dilué

éclairent les pierres noires. Il marche dans Paris et retransverse la Seine. Il aime ces marches.

Il n'entendra plus jamais F G jouer de la guitare. À diverses reprises, il essaiera d'y faire allusion. F G le regardera d'un air vaguement incrédule et Manuel sera à chaque fois tenté, pour un bref instant, de se prendre lui-même pour un fabulateur : peut-être a-t-il rêvé de toutes pièces cette histoire de guitare. Il en sera de cette musique comme de Montpellier : tout juste des hypothèses, plausibles mais imprécises. Seule l'évocation du chemin des Rêves prolongé paraîtra, aux rares occasions où il osera la risquer devant F G, ramener celui-ci dans le domaine des certitudes : il sourira d'un air entendu, silencieusement, comme s'ils partageaient là une vérité ineffaçable.

*

Il faut d'ailleurs noter qu'au sortir de l'atelier il n'est pas évident pour Manuel que ce personnage est bien Felipe Gral lui-même. Il pense plutôt avoir eu affaire à un employé, manutentionnaire ou compagnon imprimeur, chargé de tenir la boutique. En 1958, F G possède déjà sa renommée et son rayonnement. L'enseigne du Figuier existe depuis douze ans. Il est commun et naturel d'en lire le nom comme une référence familière au bas des comptes rendus littéraires : pour le lecteur, c'est comme si les éditions du Figuier avaient toujours existé. Pour Manuel, en tout cas, qui a appris le nom des éditeurs, comme les œuvres des auteurs, par les livres qu'il vend – et ainsi ses clients font-ils son éducation en comblant achat après achat, jour après jour, les lacunes désertiques de sa culture –, il ne s'agit que d'un nom sur un répertoire : avant Gallimard et Grasset, tout proche d'un France-Empire et

d'un obscur Fleurus. Manuel se fait une idée confuse de ce qu'est une maison d'édition. Il en fréquente beaucoup, et assidûment : en effet, il exécute lui-même, à pied ou sur un vélomoteur, la plupart des courses dites de « réassortiment ». C'est ainsi qu'il a pris le goût des longues promenades dans Paris : celles-là sont merveilleuses, quoiqu'un peu haletantes. Il possède une connaissance détaillée de tous les comptoirs de vente, vestibules d'entrée, halls d'expositions et guichets grillagés des éditeurs parisiens : ils sont innombrables et pour tous les goûts. C'est la mode de Françoise Sagan et de Pasternak, et les comptoirs retentissent des cris : « Trois *Tristesse* et six *Docteur* ! » On accorde le *treize à la douzaine* et certains le pratiquent *assorti*. Là s'arrête le savoir de Manuel. Le reste est comme l'intérieur d'une fourmilière : impénétrable. Il entrevoit des ramifications complexes, des couloirs, des bureaux à l'infini – même là où, souvent, il n'y a derrière la porte fermée qu'un vague placard. Cela lui demeure complètement étranger et il ne sait trop ce qu'on peut bien fricoter dans l'enceinte d'une maison d'édition. Entre le moment où un auteur achève son texte et celui où ce texte vient atterrir, dûment conditionné sous forme de livre, dans sa librairie, deux pôles concrets, tangibles, il lui semble qu'il se produit un obscur cheminement au travers de ces dédales, suivant des boyaux comme pour une longue digestion. Mais qui sont les éditeurs ? Tous, même les plus infimes, ayant pour coutume, dans leurs prospectus, interviews et autres manifestations publiques, d'employer un « nous » dont on ne sait s'il est celui, collectif, de la ruche anonyme ou celui de l'altesse royale, il est difficile, presque impossible, d'imaginer derrière le nom utilisé comme raison commerciale un personnage de chair et de sentiments. Voilà pourquoi il faudra un peu de temps à Manuel

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : BUSSIÈRE À SAINT-AMAND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2003. N°63128 ()
Imprimé en france